



Actualités culturelles 10 juin 2022

Avec l'exposition *Bronzes royaux d'Angkor. Un art du divin*, notre thème du jour nous invite à aller voir ailleurs. Le musée Guimet étale les splendeurs de l'art khmer à travers quelque 200 oeuvres, dont la moitié sont des prêts exceptionnels du musée national de Phnom Penh. Pièce maîtresse et trésor national, le grand Vishnou couché, le plus grand bronze jamais retrouvé à Angkor. La sculpture est montrée pour la première fois avec tous ses fragments associés : un chef-d'oeuvre artistique sans pareil et un tour de force technique. A voir jusqu'au 8 septembre.



L'exposition dévoile l'évolution de cette métallurgie complexe qui s'est perfectionnée au Cambodge depuis des temps immémoriaux. Le parcours offre une suite d'envoûtantes statues de l'empire khmer. Jadis, les sanctuaires d'Angkor étaient peuplés de divinités hindous et bouddhiques. Parmi les oeuvres exposées, des fragments de Shiva, brillamment éclairés. Telle une apparition, la divinité renaît dans une aura spirituelle. L'hindouisme s'affiche aussi à travers la figurine d'Hanuman, dieu singe, personnage rusé et vaillant dans l'épopée du Ramayana. Et puis, une statuette de Ganesha, dieu à tête d'éléphant qui supprime les obstacles sur les chemins du grand voyage de la vie. La visite continue sous l'empreinte du Bouddha : un Bodhisattva aux proportions fines et élancées assis sur une fleur de lotus. Exporté illégalement, ce bronze magnifique a été récupéré par le musée de

Phnom Penh en 2023. Parmi les rares objets en grès, délicatement sculptée, la tête du roi Jayavarman VII (1182 - 1220), grand bâtisseur d'Angkor, absorbé en méditation.

Enfin entre en scène le grand Vishnu couché. En 1936, alors que le Cambodge est encore un protectorat français, Maurice Glaize (1886 - 1964) de l'Ecole française d'Extrême-Orient découvre un buste colossal dans le temple du Mébon occidental sur une île du plus grand bassin d'Angkor. Lors de sa fonte au XI^e siècle, le dieu devait mesurer entre 5 et 6 mètres de long et 4,5 m de haut. En 2024, il a voyagé en France pour être étudié et restauré. Il faut s'imaginer la sculpture d'origine comme un ensemble éblouissant. La reconstitution virtuelle révèle une divinité flamboyante recouverte d'une fine couche d'or, richement parée de bijoux, une touche rouge-cinabre sur les lèvres. Vishnou, accompagné par son épouse Laksmi, est étendu sur le cobra géant Ananta, le regard dans le lointain, en train de méditer le monde à venir.

Ensuite, cinéma : *Le Joli Mai*, Paris filmé en 1962 par l'écrivain et cinéaste Chris Marker (1921 - 2012). Un poignant portrait de Paris autant qu'un document historique en noir et blanc de deux heures et demie, commenté en voix off par Yves Montand. « Voir comment le monde a basculé depuis, c'est passionnant, mais il faut s'accrocher. » Suivre ce que pensaient les Parisiens, ouvriers, vendeurs de marché, puis le quartier de la Bourse avec ses boursicotiers. Des femmes, coiffées à la mode « choucroute » qui peuvent voter maintenant. « On dirait des petites oies blanches. » Ce jeune Algérien rêvant d'un avenir heureux. Mais aussi l'autre Paris, gris et pauvre. C'était il y a 63 ans. « Un brutal retour en arrière. »

Notre chroniqueuse de théâtre nous a présenté *Journée de noces chez les Cromagnons*, pièce de jeunesse du dramaturge, metteur en scène et cinéaste Wajdi Mouawad (56 ans), à l'affiche au Théâtre de la Colline. Ecrit il y a trente ans, cette « pièce inouïe » résonne comme un copier-coller de l'histoire continue du Moyen Orient actuel. Sur fond de fracas de bombes, une famille traumatisée prépare le mariage de la fille aînée dans l'espoir fou d'un retour à une normalité. Joué par une extraordinaire troupe en arabe-libanais sous-titré en français, l'âpreté de la langue ajoute à la tension ambiante. Les scènes de violences domestiques sont intercalées par des situations comiques et absurdes. « Pas de Feydeau », a dit la chroniqueuse, mais son récit nous a fait ressentir intensément la tragédie en cours.

Nous nous retrouverons mardi 9 septembre.